Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout



Coup de coeur

New York, New York New York Stories

Édith Madore

Volume 8, numéro 4, juin-août 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34265ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé) 1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Madore, É. (1989). Compte rendu de [Coup de coeur : New York, New York / New York Stories]. Ciné-Bulles, 8(4), 14–15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/



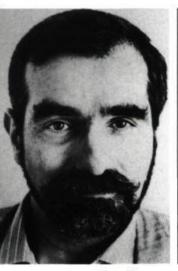
Coup de coeur : New York Stories

New York Stories

35mm / coul. / 1989 / fic. / États-Unis

Prod.: Jack Rollins, Charles H. Joffe et Robert Greenhunt - Touchstone Pictures

Dist.: Buena Vista Pictures Distribution Inc.



Martin Scorcese

Life Lessons

Réal.: Martin Scorcese Scén.: Richard Price Image: Nestor Almendros Dir. art. : Kristi Zea Mont.: Thelma Schoon-Prod.: Barbara De Fina

Int.: Nick Nolte, Rosanna

Arquette

Édith Madore

New York. **New York**

Marco Polo

Kublai Khan en lui nommant des cités merveilleuses en guise d'ouverture à chacun de ses récits de voyage¹. Le nom d'une ville en particulier : de tubes de couleurs dégoulinants. New York, alimente les rêves depuis des générations. Quel est l'attrait du film New York Sto- L'intérêt de l'histoire réside dans l'emprise qu'exries? La perspective de se laisser prendre au jeu erce le personnage du peintre sur son assistante. par des histoires surprenantes dans ce tiroir à rêves qu'occupe la big apple. Et trois grands le quitte. Dobie a beau prétendre qu'il n'a de life noms réunis: Martin Scorcese, Francis Coppola lessons à recevoir de personne, surtout pas et Woody Allen. Le premier amuse; le second décoit et le troisième tient le flambeau presque à lui seul.

Après visionnement, le titre du film ne semble correspondre qu'à un regroupement de cinéastes issus de la même origine. Les trois oeuvres sont bien distinctes l'une de l'autre. À moins que New York n'ait fait l'objet d'un choix plutôt vague pour donner plus de latitude au trio. Parce que chacun replante les décors de son univers (à l'intérieur de lieux déjà fixés) et leurs histoires s'y déroulent sans plus d'autres liens entre elles. Chacun nous livre avec plus ou moins de bonheur la suite de ses réflexions.

□ Life Lessons

Martin Scorcese (la Dernière Tentation du Christ) rapplique avec le cheminement initiatique et les grandes causes désespérées qui conduisent au naufrage le personnage central, pour

Life Without Zoe ensuite le faire triompher dans le plan qu'il a entrepris (Taxi Driver, la Dernière Tenta-Francis Coppola (Tucker) opte pour la reproun imposteur en endossant le rôle d'un faux richesse et le bien-être fade.

sauveur, un peintre égoïste qui masque son profit (obtenir l'amour de sa jeune assistante) sous une fausse entreprise d'altruisme : lui donner ce qu'il appelle des life lessons pour lui apprendre à progresser dans son métier... et dans la vie. Dans les faits, il nuit en tout à la jeune femme qui demeure dans l'ombre, sous son joug.

On pourrait être tenté de voir une analogie entre l'histoire du peintre Lionel Dobie (Nick Nolte) et celle de Rodin (Camille Claudel de Bruno Nuvtten) mais la comparaison s'écarte d'ellemême lorsqu'on aperçoit la muse sans talent qu'est son assistante (Rosanna Arquette). On est tout de même loin de Camille Claudel. Car si a réussi à faire Dobie manifeste une passion certaine pour son voyager l'esprit art en se lançant à corps perdu dans la réalisation de l'empereur d'immenses toiles-fresques, il en est tout autrement de sa jeune assistante qu'on ne voit pour ainsi dire jamais plongée dans un accès fiévreux

> Mais ses efforts se soldent par l'échec lorsqu'elle d'elle: il sait pertinemment qu'il demeure, à l'inverse de ses dires, le grand gagnant dans ses relations et que son oeuvre tirera profit de ces leçons de choses.

> La dernière scène en est un bon exemple. Lors du vernissage de ses récentes toiles (peintes dans la tourmente et à grand renfort de musique rock des années 60), Dobie rencontre une jeune femme peintre admirative de son travail. Il saute sur l'occasion pour lui proposer des life lessons en tant qu'assistante. De gros plans découpent la femme en menus morceaux: nuque, oreilles, chevelure, nez, cou... Le même scénario se répète. Dobie se nourrit des corps.

> Pratiquement toute l'action se déroule dans des intérieurs-nuit: le loft-garage du peintre, les cocktails, les réceptions, l'aéroport. New York est une bulle confortable.

tion du Christ). Cette fois, les règles du jeu sont duction d'un milieu bourgeois avec luxe de figuperverties par le biais du héros qui se révèle être rants et de décors. New York se noie ici dans la

CINE3ULLES

Coup de coeur : New York Stories

Mettant en scène des enfants de bourgeois qui se prennent plus au sérieux que leurs parents, Coppola inscrit ses personnages, âgés d'une douzaine d'années, dans une cour d'école privée et à l'intérieur de résidences cossues. Il n'est pas question d'une ville rude, pleine d'effervescence et couverte de graffitis. Elle est neutre, bon chic bon genre. Le confort se tapit à l'intérieur. On ne s'encanaille pas à la projection de **Life Without Zoe**.

Dès la scène d'ouverture, Zoe Montez se fait éveiller par un domestique, on baîlle déjà d'ennui avec elle, et on assiste à une journée dans sa vie. Il était une fois un fils de millionnaire, le petit prince, arrivant à l'école privée du quartier. Dans cette cour d'école, pas de jeux ni de cris. Les enfants y marchent à pas feutrés et parlent de leurs richesses d'une voix posée. De longs plans s'éternisent sur les enfants en train de discourir. Le petit prince se lie d'amitié avec Zoe et l'invite à une fête grandiose dans son palais du genre mille et une nuits. Coppola nous sert une belle farce. Ou une démonstration de cynisme envers les bourgeois qui traversent la vie frivolement. On se demande ce qui peut distiller tant d'ennui dans ce joli film. La fausseté des enfants ? Ils adhèrent parfaitement aux modèles proposés par leur milieu. Toujours des gestes mesurés, des paroles scrupuleusement étudiées. Le film est agaçant car il nous montre l'envers des choses en vidant les enfants de leur spontanéité.

Oedipus Wrecks

L'humour qui avait tant fait défaut aux deux derniers films de Woody Allen (**September**, **Another Woman**) revient dans ce court métrage. Voilà le dessert. C'est le plus réussi des trois films. L'aspect comique conjugué au rythme rapide des scènes contribue largement à ce succès. Les ficelles sont grosses, parfois, mais l'humour opère.

Les relations amoureuses des personnages alleniens sont toujours aussi complexes. Marion (Gena Rowlands dans **Another Woman**) se libérait de son passé et Sheldon (Woody Allen dans **Oedipus Wreck**) poursuit sa vie avec une autre femme. Si le fond de l'histoire ne change pas, le traitement diffère. Les dialogues explicatifs et les longs passages en voix off des films précédents font place à des répliques courtes et incisives. Il faut voir Sheldon accablé par sa maternelle. Les phrases lapidaires de la mère

(« Mange ton dessert! » s'il essaie de l'interrompre pour rétablir des faits, lors d'un repas pris chez elle) marquent tout le pathétique de la situation que vit le fils, qui se laisse humilier sans pouvoir réagir. Le titre l'annonce bien : une épave.

Sa mère l'avilit depuis sa plus tendre enfance sous le couvert de vouloir son bien. Malgré les séances de psychanalyse, Sheldon ne parvient pas à s'affranchir de cette tyrannie. Elle lui reproche sans cesse ses choix, en particulier celui de vouloir épouser une femme mère de trois enfants. Le ressort dramatique est posé.

Lors d'un spectacle de magie auquel assistent Sheldon, sa compagne (Mia Farrow) et sa mère, cette dernière doit prêter son concours au magicien. Elle se dissimule dans la boîte comme convenu, mais voilà qu'elle ne réapparaît pas. Ou plutôt si, en plan monstrueux: son visage, immense, est projeté au ciel. La mère castatrice plane au-dessus de la ville et de son fils. Elle parle aux citadins ébahis de tous les faits ridicules de l'enfance de Sheldon, au grand dépit de son fils et prend les gens à partie contre lui: elle restera là-haut tant qu'il s'obstinera à vouloir épouser cette femme, mère de plusieurs enfants.

Cette situation excentrique due à la mère illustre d'un autre côté les situations cocasses se produisant à New York, ville caméléon qui s'adapte à tout. Après que la mère ait tenu l'affiche deux semaines au ciel, les New-Yorkais l'acceptent comme faisant partie de leur ville, et ils lui parlent tout naturellement.

Le dénouement était prévisible. Le mère victorieuse consent à redescendre du ciel et elle s'achamera toujours à faire vivre l'enfer à son fils. Seule la mort de la mère le délivrera... Et il n'en est pas du tout certain. Sous l'humour se cache un drame poignant pour cet homme. Mais le tragique du film est aspiré par le fatalisme du personnage. Et la nostalgie est au rendez-vous pour adoucir davantage le contenu. Woody Allen affectionne les plans noctumes de la ville. Il offre un point de vue romantique de New York, à la **Manhattan**, film dédié à cette ville qu'il aime tant.

Les villes invisibles, Italo CALVINO, Éditions Le Seuil, 1974.

Life Without Zoe

Réal.: Francis Coppola **Scén.**: Francis et Sofia Coppola

Image: Vittorio Storato Dir. art.: Dean Tavoularis Mus.: Carmine Coppola et Kid Creole and the Coco-

Mont.: Barry Malkin Prod.: Fred Roos et Fred

Int.: Heather McComb, Talia Shire, Giancarlo Giannini



Woody Allen

Oedipus Wrecks

Réal. et scén.: Woody Allen Image: Sven Nykvist Dir. art.: Santo Loquasto Mont.: Susan E. Morse Prod.: Robert Greenhunt

Int.: Woody Allen, Mae Questel, Mia Farrow

CINĒ3ULLES

Vol. 8 nº 4